

La loyauté, la discipline et le courage se paient par le grade de sergent chef de carrière pour apprendre à leurs congénères à marcher au pas. L'autre branche, la civile, remplira les tâches subalternes de l'administration coloniale.

En une petite année, l'écho des mausers des guérilleros de l'Aurès a fait voler en éclats l'esprit de soumission. Dans les lycées et collèges, dans les écoles

doute la tribu la plus pauvre mais aussi la plus belliqueuse du Djidjilois. Majid fait une fixation sur l'Aurès. Il veut aller dans l'Aurès, plus exactement dans les Nementcha.

Le Rubicon

En ce mois de février 1956, cette région de l'Est algérien, à la périphérie de l'Aurès, est le Nord aimanté des aspirants

L'OCFLN y est structurée. Ses hommes arrêtent le duo. Ils procèdent à un interrogatoire sommaire et musclé. Pas de doute. Les deux fugitifs sont des agents des SAS. Ils passent une nuit d'enfer. La grande aventure va-t-elle s'arrêter là ?

Le baptême du feu

Le destin va en décider autrement. La providence vient au secours des deux jeunes gens. Une patrouille chargée du courrier de Souk Ahras et se rendant dans les Nementchas s'arrête, par le plus pur des hasards, dans le markez de l'OCFLN, au pied de l'immense falaise d'El-Mesloula. Ses membres écoutent attentivement le récit des deux étudiants.

Ce qu'ils disent est convaincant. Ils sont libérés de leurs liens, soignés et pansés. Ils sont séparés. Le jeune Sédratien, dont hélas, j'ai perdu le nom, ira dans les monts des Ouled-Béchih où il s'illustrera dans les rangs du commando Laceu et, ensuite, avec les hommes de Sebti Boumaâraf, chef d'une unité d'élite de la Base de l'Est. S'il est encore de ce monde, s'il lit ce texte, et s'il désire compléter ce témoignage, le *Soir d'Algérie* me fera parvenir sa lettre.

Abdelmadjid Biout, après un long périple, rejoint enfin les troupes de Laghrour. En juin 1956, il participe à la bataille du djebel Labiod, au sud de Tebessa. Il est sur la même crête que Louardi Guetel, Amor Bougoussa et Zine Chraïet. Ce qui n'est pas peu dire. En face, il y a les légionnaires et les tabors de Vanuxem. Les combats durent trois jours. Biout, pour son baptême du feu, récupère une arme : un fusil garant US, dont il fera longtemps bon usage. Au moment où Abdelmadjid Biout entre par la grande porte dans l'ALN, l'Aurès connaît des difficultés. La disparition de Mustapha Ben Boulaïd, en mars, n'arrange pas les choses. Le jeune étudiant découvre une réalité qu'il était loin d'imaginer. La révolution idéalisée, divinisée même, se révèle bien différente.

garde rapprochée, dont Biout. Dans la région de Thala en Tunisie, les Algériens croisent un convoi de l'armée française. Ils l'attaquent et le détruisent.

Les épreuves

Le Congrès de la Soummam a lieu en août. L'état-major de l'Aurès ne lui reconnaît aucune légitimité. La fracture entre les différents pôles de la direction politique de la Révolution, «l'intérieur et l'extérieur», a de terribles répercussions dans les rangs de l'ALN. Laghrour, accusé de «rébellion», est arrêté. Il sera exécuté. Pour Biout et ceux des officiers de l'Aurès, qui ont pu échapper à la mise à mort décrétée contre eux par le CCE, commence le temps des épreuves...

Abdelmadjid Biout a survécu à la terrible purge ordonnée par le Nidham. Ses compagnons ont survécu aux dangers de la longue route de l'acheminement. Les orphelins de Laghrour, après avoir remis leur précieux chargement à ses destinataires, retournent en Tunisie poursuivis par des patrouilles lancées à leur poursuite. Trois années plus tard, le GPRA, désireux de faire oublier ces tristes événements, se met à «récupérer» d'une façon ou d'une autre ce qui reste des officiers de l'Aurès. Abdelmadjid Biout, Abdelhamid Hasmim, Abdelmalek Boumaïza, Mostepha Bouakaz, Hocine «Parisien», Ahmed Mechri, Hamou Staïfi et des dizaines de valeureux combattants se mettront de nouveau au service de la Révolution avec le même engagement et la même détermination qu'au premier jour.

En 1962, le colonel Tahar Zbiri, chef de la Wilaya de l'Aurès, fait désigner Biout à la tête de la sous-préfecture de Mérouana. Quelques mois plus tard, Biout demande et obtient sa mutation au ministère des Affaires étrangères. Il est affecté à l'ambassade algérienne de Tunisie.

Le lundi 5 juin 1967, en rentrant de l'aéroport de l'Ariana, à quelques

Au moment où Abdelmadjid Biout entre par la grande porte dans l'ALN, l'Aurès connaît des difficultés. La disparition de Mustapha Ben Boulaïd, en mars, n'arrange pas les choses. Le jeune étudiant découvre une réalité qu'il était loin d'imaginer. La révolution idéalisée, divinisée même, se révèle bien différente. L'Aurès compliqué fait la guerre aux Français et affronte ses démons.

L'Aurès compliqué fait la guerre aux Français et affronte ses démons. Biout et les jeunes citoyens qu'il a rencontrés dans les Nementchas demeurent à l'écart des coteries et des zizanies. Laghrour et ses hommes, assaillis par les troupes françaises, résistent et obtiennent des succès. Les péripéties de la crise conduisent Laghrour à rejoindre la Tunisie à la tête de

kilomètres de Tunis, la voiture dans laquelle il se trouve dérape. Abdelmadjid Biout est tué sur le coup. Il avait à peine trente et un ans...

Cinquante ans après sa disparition, Abdelmadjid Biout, moudjahed courageux et désintéressé, est toujours vivant dans le cœur de ceux qui l'ont connu.

M. C.

La jeunesse algérienne en ce temps-là avait deux branches : la branche civile et la branche militaire. Les futurs soldats musulmans mourront pour la France. La loyauté, la discipline et le courage se paient par le grade de sergent chef de carrière pour apprendre à leurs congénères à marcher au pas. L'autre branche, la civile, remplira les tâches subalternes de l'administration coloniale.

d'enfants de troupes, dans les casernes, la révolte gronde. L'appel de l'Ugema ne va plus tarder. La lettre des 56 officiers algériens au président de la République française est déjà sur le marbre. Du Caire, le commandant Idir, déserteur de l'armée française, appelle les jeunes militaires à rejoindre l'ALN.

Lorsque, le 7 mai 1954, *La Dépêche de Constantine et de L'Est Algérien* des frères Morel annonce la chute du camp retranché de Dien Bien Phu, les pensionnaires algériens du collège de Constantine, agglutinés autour de Abdelmadjid Biout, l'écoutent, recueillis, lire à haute voix l'article du journal qui décrit l'agonie et la chute du camp retranché. L'article réécrit, selon son cœur, par Abdelmadjid Biout est recopié par des scribes bénévoles. Il est affiché sous le préau des pas perdus et des empoignades footballistiques. Les héros du jour sont l'oncle Ho, Giap et Biout. C'est ce jour-là où Don Martini a eu sa première attaque. Il avait tant fulminé et ragé qu'il avait été – au bord de l'apoplexie — évacué sur l'infirmerie du collège où il avait dû rester alité le temps que son hypertension s'ordonne sous l'effet de sels revigorants et de décoctions de plantes aux vertus antirabiques.

Abdelmadjid, au retour des vacances d'été, devient le centre du cercle de la bande – la bande à Biout – dont la principale occupation est, à chaque sortie en ville, la recherche du bon contact pour rejoindre le maquis.

Le maquis autour de la petite ville de Chekfa, où habitent les Biout, est protégé par un réseau hermétiquement étanche. Nul ne peut y accéder sans passer au préalable par l'antichambre des probations et des adoubs. Les hommes de Youssef Zirout appliquent le principe de précaution avec une rigueur extrême. Bien mal inspiré celui qui oserait franchir, sans sauf-conduit, la palissade. Constantine, la rebelle, est tout entière recroquevillée sur sa vieille ville. Le cœur de la résistance bat plus fort dans les ruelles et les souks. Hamlaoui (alias Daoudi Slimane) protégé par les méandres de la rue Bienfait, tisse déjà le réseau des poseurs de bombes et des porteurs de révolvers qui, dans quelques mois, vont décimer les mercenaires du capitaine Rodier.

Abdelmadjid Biout et son groupe commencent à hanter les cafés populaires et les gargotes pour trouver «le contact» qui leur permettrait enfin de «sauter le mur». En vain. Leur assiduité commence à éveiller la suspicion.

Biout ne veut pas aller en Wilaya II. Il ne veut pas combattre à une verste de la maison paternelle. Il sait que son père, Amar, garde forestier, a fait, dans les collines alentour, des rencontres du troisième type. Nationaliste dans l'âme, Amar aurait certainement aidé son aîné à s'intégrer à un des groupes de guérilleros qui activistent dans les monts des Ouled-Asker, sans

maquisards. Chaque matin, la presse annonce une nouvelle opération dans les territoires où opèrent les hommes de Abbès Laghrour. Voilà ce qu'écrit Dominique Faral, 40 ans plus tard, sur les Nementchas : «Le général Bigeard qui combattit dans les monts des Nementcha les décrit dans ses mémoires comme fief des rebelles, terreur du Constantinois, paysage dantesque, lunaire, désert chaotique coupé de profonds thalwegs (ravins), rempli de grottes et d'éboulis. Le général Vanuxem, qui commanda cette zone pendant la guerre d'Algérie, disait, selon l'ouvrage précité du général Bigeard, qu'ils étaient les portes de l'enfer. Le commandant Clostermann, dans son livre *Appui feu sur l'oued Hallaïl*, dit que son personnage connaissait le Colorado, la forêt vierge brésilienne, le Zambèze, le Kalahari, le Yalou, le Kilimandjaro, mais que la majesté du canon de l'oued Hallaïl lui coupait toujours le souffle : nulle part une nature désolée par le soleil, torturée par le vent, sculptée par le déluge, ne lui avait dévoilé un tel paysage d'enfer. Dans ses mémoires, le colonel Château-Jobert, qui combattit dans les Nementcha à la tête du 2^e régiment de parachutistes coloniaux, les décrit comme un pays desséché, hostile, aux plateaux arides hachés de coupures profondes ; domaine d'où on ne revient pas si on y commet quelques imprudences, citadelle de Chaouïa farouches qui ont la bagarre dans le sang ; l'ennemi s'accroche, essaie d'attirer son adversaire dans une position défavorable ; bloqué, il combat jusqu'à la mort.»

C'est là où veut aller Biout et c'est là qu'il ira de la façon la plus risquée qui soit.

Quelques semaines après les événements du 6 février 1956, l'atmosphère dans le collège est devenue pesante.

Le principal, Henri Camborde, après avoir longtemps hésité, se résout à informer les renseignements généraux sur les activités «subversives» de Biout. Biout est accusé par un surveillant général, au summum de l'excitation, d'être un agent recruteur du FLN, d'être celui qui distribue ses tracts. Il le soupçonne de commettre des attentats en ville et de se réfugier ensuite dans le collège.

Le lendemain de la perquisition dans son casier et dans son dortoir, Biout prend le car vers l'inconnu. Ils sont deux. Le deuxième homme est originaire de Sédrata. Sédrata n'est pas dans les Nementcha. C'est un petit village colonial, niché à flanc de coteau à quelques dizaines de kilomètres de Souk-Ahras, enclavé dans d'immenses champs de blé, surveillé par une escouade de gendarmes qui connaissent chaque colline et chaque oued. Depuis peu, une compagnie de hussards occupe l'école de filles du village.

Il faut repartir le jour même. Après un marathon éperdu d'une nuit, les deux jeunes gens arrivent au lieu-dit «El-Mesloula», c'est la bonne direction vers les Nementcha. Mais c'est la mauvaise étape.